

Dimanche 19 février 2012

## **Partir, revenir, se perdre, se retrouver, maintenir le lien**

**De la rencontre** entre Lily, l'enfant hospitalisée et Simon, dont le père est soigné pour dépression, Gilles Paris construit **la symbolique du lien**. Qu'ils soient familiaux, amicaux, d'amour, de séparation ou de fin de vie, ils jalonnent les cahots des parcours. Entre un début et une fin, les événements masquent et démasquent, éteignent ou révèlent, bâtissent ou ruinent, quoi qu'ils soient, ce qui établit l'union ne cesse d'être le complément d'objet direct du verbe survivre. Au rang des fondements du vivant, René Girard déterminait une dualité indissociable, la violence et le sacré. Lévi-Strauss et bien d'autres anthropologues ont établi une corrélation avec un troisième élément constitutif : **la relation** (structuralisme, relation de parenté... la pensée sauvage établie sur la transmission des savoirs, des légendes, des mythes fondateurs). « Au demi-tour, tournant le dos à l'enfer et au ciel, Lily ajoute en me fixant de ses yeux violets : « Je t'avais fait une promesse. Mets tes pas dans les miens. » p. 81

**Ainsi, tout le fil d'écriture** de l'enfant Simon-Gilles Paris est de retenir, comme une araignée tisse sa toile, tous les contenants et constituants, tous les téguments, **le corpus ou environnement existentiel** d'un moment, d'un lieu, d'une perturbation. « Quand Lola m'appelle le petit, j'aime bien. Dans sa bouche, c'est comme un bonbon qui fond. Lola appelle les commerçants par leur prénom et tous me regardent avec gourmandise, comme s'ils voulaient me manger avec du beurre et du persil. » p. 87

Son récit est **un conte**, ni cruel ni triste, les deux à la fois sans doute, c'est un conte dans son acceptation positive. Au sens où il dessine des lignes de force, des droites tangentes, issues d'un hier on ne sait où à un demain pas plus évident, mais qui **touchent en un point, celui de notre traversée**. « Rien Mamie, je voulais juste voir si rien n'avait changé de place. » p.153

Gilles Paris retient tout au long de sa narration les gens, les mots, les gestes, les rêves, les attentes. Il les répète, les sème comme autant de fils d'Ariane. Des images reliant dans une histoire, parties et créatives, repères de cette histoire même. C'est à cela qu'on saisit le cinéma de grand talent. Un Scorsese, un Coppola et tant de ceux à qui on s'entend dire : **ils savent raconter des histoires**.

**Alors, Au pays des Kangourous**, fait la démonstration curieusement apaisante que si rien n'arrive par hasard, chacun des protagonistes de son histoire est à la mesure de son indépendance s'il ne délaisse rien de ce qui a été, est, a changé, s'est évaporé ou va finir.

Décidément un roman qui fait du bien, qui incite à une réflexion grave en même temps que légère comme le vol d'un papillon. Vous savez le battement de l'aile du papillon...